

ALEXANDRE DUMAS

CHRONIQUES
NAPOLITAINES
d'hier et d'aujourd'hui



Pygmalion

CHRONIQUES
NAPOLITAINES
D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI

ALEXANDRE DUMAS

CHRONIQUES
NAPOLITAINES
D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI

*Texte établi, préfacé et annoté par
Claude Schopp*



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2007 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0129-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

Revoir Naples et vivre

Le 24 novembre 1835, Alexandre Dumas avait jeté un dernier regard sur Naples où il avait vécu quelques semaines d'enchantement :

« C'en était fait, je devais quitter Naples. Le rêve était fini, la vision allait s'envoler dans les cieux. Je vous avoue, mes chers lecteurs, que, lorsque je vis disparaître Capodichino à ma gauche et le Champ-de-Mars à ma droite, lorsque, étendu sur les coussins de ma voiture, je me mis à songer tristement que, selon toutes les probabilités humaines [...], je ne verrais plus ces merveilles, mon cœur se serra par un sentiment d'angoisse indéfinissable, des larmes me vinrent aux bords des paupières, et je me rappelai malgré moi le mélancolique proverbe italien : Voir Naples et mourir !

En m'éloignant de ce pays enchanté, j'éprouvais donc quelque chose de semblable à ce qui doit se passer dans l'âme de l'exilé disant un dernier adieu à sa patrie. Oui, je m'étais épris de tendresse, de sympathie et de pitié pour cette terre étrangère que Dieu, dans sa prédilection jalouse, a comblée de ses bienfaits et de ses richesses ; pour cette oisive et nonchalante favorite dont la vie entière est une fête, dont la seule

préoccupation est le bonheur ; pour cette ingrate et voluptueuse sirène qui s'endort au bruit des vagues et se réveille aux chants du rossignol, et à qui le rossignol et les vagues répètent dans leur doux langage un éternel refrain de joie et d'amour, et traduisent dans leur musique divine les paroles du Seigneur : "À toi, ma bien-aimée, mes plus riches tapis de verdure et de fleurs ; à toi mon plus beau pavillon d'or et d'azur ; à toi mes sources les plus limpides et les plus fraîches ; à toi mes parfums les plus suaves et les plus purs ; à toi mes trésors d'harmonie ; à toi mes torrents de lumière." Hélas ! pourquoi faut-il que l'homme, cet esclave envieux et stérile, s'attache à détruire partout l'œuvre de Dieu ; pourquoi tout paradis terrestre doit-il cacher un serpent¹ ? »

Puis, il avait fermé les yeux, et repassé dans son esprit tous les riants tableaux qu'il avait admirés pour la première et, croyait-il, la dernière fois de sa vie.

Il ne pouvait alors imaginer que le destin lui machinait, non pas vingt ans, mais vingt-cinq ans après, un retour dans la ville qui l'avait ébloui, retour triomphant qui le verrait, vieux mousquetaire ferrailant de plus belle, livrer son plus mémorable combat politique.

L'épopée

Il ne faudra rien de moins que le bouleversement d'un royaume pour qu'il retrouve la ville bénie de Dieu. Parti pour l'Italie en quête d'un pavillon pour son yacht le *Monte-Cristo* avec lequel il espérait enfin achever la découverte de la Méditerranée entreprise dès 1835, Alexandre Dumas a rencontré, lui, « pèlerin d'une idée », « le représentant de cette idée », Garibaldi, qui lui a proposé de rédiger, d'après ses notes, ses *Mémoires*. C'était à Turin, le 4 janvier 1860. L'écrivain a

1. *Le Corricolo*, deuxième partie, chapitre XIX. « L'auberge de Sainte-Agathe ». A. Dumas séjourna à Naples du 3 au 23 août avant d'entreprendre la circumnavigation de la Sicile ; puis, au retour, du 6 au 24 novembre 1835.

accepté d'enthousiasme de se faire le nègre de l'héroïque aventurier, « apôtre de la liberté universelle », pour qui « n'existe point cette étroite nationalité limitée par les fleuves ou bornée par des montagnes » et qui « a reçu de la Providence mission de surveiller le réveil des peuples¹ ».

Le 9 mai 1860, à Marseille, il a largué les amarres de sa goélette *L'Emma*, acquise pour remplacer le *Monte-Cristo* défaillant ; il est parti pour ces villes du Moyen-Orient dont les noms le font rêver. Mais, relâchant à Gênes où est prévue une seconde rencontre avec Garibaldi, il y a appris que celui-ci « s'est lassé de l'attendre » et « est parti pour faire la guerre pour son compte ».

L'épopée des Mille a commencé.

Dumas est demeuré « cinq ou six jours à Gênes pour y écrire ces maudits *Mémoires* », hésitant quant à la poursuite de son voyage qui désormais dépendait de « la tournure que prendra l'affaire Garibaldi », écrit-il, ajoutant « les journaux ont stupidement annoncé que j'allais le rejoindre en Sicile – de sorte que me voilà personnellement en guerre avec le Roi de Naples² ».

L'écrivain a renoncé au tourisme au bénéfice de l'héroïsme : il a rejoint Garibaldi à Palerme, où celui-ci, débarqué à Marsala et vainqueur à Calatafami, est entré le 27 mai : les rues y étaient obstruées de barricades, les maisons écroulées, les monuments en feu. Garibaldi l'a serré dans ses bras, en s'écriant : « Cher Dumas, vous me manquez ! », et lui a donné pour logement un appartement des dignitaires dans le vieux palais des rois normands, où il a écrit, au jour le jour, l'épopée de la conquête de la Sicile qu'il a intitulée *Les Garibaldiens*.

Pourtant, garibaldien d'honneur, il a décidé de désertir cette épopée pour reprendre sa randonnée au long cours. Il a traversé l'île avec une colonne armée et atteint Girgenti (Agrigente) où l'attendait *L'Emma*. Le 8 juillet, la goélette a mis les voiles

1. *Le Monte Cristo*, 26 janvier, 2, 9 février 1860, repris dans *Causeries*, sous le titre : « Une visite à Garibaldi ».

2. Lettre à Emma Mannoury-Lacour, Alexandrie, 21 mai 1860.

pour Malte et Corfou ; elle a relâché dans le petit port de Licata ; là, Dumas a été saisi d'« une sorte de remords ».

« N'assisterai-je pas jusqu'à la fin à ce grand drame de la résurrection d'un peuple ? N'y aiderai-je pas de tout mon pouvoir ?

» L'Orient serait toujours là. Un an de plus passé hors de France, c'était une année de plus loin de la calomnie et de l'injure.

» À part deux ou trois cœurs qui m'aiment véritablement là-bas, rien ne me rappelait dans l'immense Babylone. »

Il a, en conséquence, écrit à Garibaldi pour lui proposer d'aller acheter des armes en France, puis, abandonnant à Malte quelques-uns de ses compagnons (le photographe Le Gray, Édouard Lockroy), il a mis le cap sur Catane, où il a reçu la réponse de Garibaldi, acceptant « la belle proposition des fusils ».

Alea jacta est. Le vieil écrivain, qui a recouvré, presque intacts, les enthousiasmes juvéniles de juillet 1830, s'est fait la mille et unième de ces chemises rouges qui, en cet été triomphant, transformaient les campagnes où elles passaient en de grands champs de coquelicots. Partout présent où s'est joué « un acte du grand drame dont le dénouement sera la chute du roi de Naples, du pape, de l'empereur d'Autriche¹ », le voici à Milazzo où, après le combat, il a contemplé Garibaldi vainqueur endormi à même la dalle sous le porche d'une église (20 juillet) ; le voici à Marseille, où il a marchandé l'acquisition de mille fusils (4-9 août), le voici à Messine où il les a livrés ; le voici devant Salerne qui a illuminé en son honneur (20-22 août) ; le voici enfin devant Naples où, à bord de l'*Emma*, il a rédigé proclamation sur proclamation, enrôlé des volontaires, fait coudre et distribué des chemises rouges, négocié avec le ministre de l'Intérieur et de la Police de François II, « le pauvre enfant [qui] ignore que son aïeul Ferdinand a fait empoisonner mon père ».

Contraint, le 2 septembre, sous la menace d'être canonné, de quitter la rade de Naples, il a appris le 8, à Messine, l'entrée

1. Lettre à Victor Hugo, Palerme, vers le 24 juillet 1860.

pacifique, la veille, de Garibaldi à Naples que le roi avait abandonnée le 5.

De l'histoire

La tempête retarde les retrouvailles de Dumas et de Garibaldi, et ce n'est que le 13 qu'elles ont lieu :

« — Ah ! te voilà, cria-t-il en m'apercevant, Dieu merci, tu t'es fait assez attendre !

» C'était la première fois que le général me tutoyait. Je me jetai dans ses bras en pleurant de joie. »

Aussitôt, le 15 septembre, un décret du dictateur nommé l'écrivain directeur des Musées et des Fouilles et, en cette qualité, met à sa disposition le petit palais de Chiatamone. « Cette décision produisit un grand scandale à Naples [...]. Dieu n'en garde pas moins Naples ! Et puissé-je y faire tout le bien que je rêve, et pour l'accomplissement duquel je risquerai encore ma vie, s'il le faut. »

Tandis que Garibaldi réduit les dernières résistances de Capoue, Dumas, plume à la rescousse de l'épée, entreprend son œuvre de démocratisation et de moralisation du royaume. À Milazzo, il a proposé à Garibaldi de fonder un journal que le héros lui-même a baptisé *L'Indépendant*, déclarant que ce journal mériterait d'autant mieux ce beau titre qu'il commencerait par ne pas l'épargner lui-même, si jamais il s'écartait de son devoir d'enfant du peuple et de ses principes révolutionnaires¹. Le premier numéro de *L'Indépendante*, journal de combat politique, est publié le 11 octobre 1860.

Le journalisme tel que l'entend Dumas se révèle une lutte incessante qu'il mènera inlassablement jusqu'à son départ de Naples le 6 mars 1864, rédigeant chaque jour presque tous les articles du journal, traitant les sujets les plus variés, se haussant jusqu'à la haute politique internationale, pour prêcher la liberté des peuples, redescendant jusqu'au plus humble fait divers :

1. Le prospectus du futur quotidien, rédigé le 7 août, est imprimé dans les journaux de Marseille.

L'Indipendente, malgré une interruption de presque un an entre le 19 mai 1861 et le 14 mai 1862, représente un océan d'encre, assez peu accessible, puisque seule la Bibliothèque nationale de Naples en détient une collection complète¹. D'autre part, rédigés en français pour être publiés en italien, ces articles ne sont donc que des traductions et ne peuvent faire l'objet d'une édition sûre que lorsque le manuscrit en est retrouvé. Aussi les quelque sept cent cinquante-cinq numéros du journal, constituant une source essentielle pour la connaissance du phénix Dumas, demeurent-ils très chichement exploités.

Presque trois ans plus tard, l'écrivain peut dresser pour ses lecteurs un bilan éclatant de son entreprise journalistique : dans un premier temps, écrit-il, il a soutenu contre Cavour Garibaldi, symbole de la Révolution, espérant qu'il accomplirait l'unification de l'Italie et l'extirpation des « mauvaises herbes » de l'ancien régime, ces trois fléaux de l'Italie méridionale que sont *camorra*, *consortia* et *camarilla* ; puis, après le plébiscite des 21 et 22 octobre rattachant le royaume des Deux-Siciles au royaume d'Italie et le départ du dictateur (9 novembre), c'est-à-dire l'entrée de Naples dans la phase constitutionnelle, il a, le cœur saignant, refusé de suivre son ami Garibaldi dans son aventurisme héroïque pour se consacrer, subventionné par le gouvernement de Turin, à la lutte contre le brigandage qui s'appuyait sur l'Église et la royauté.

« Nous attaquâmes de front ces deux envoyés des ténèbres. Nous publiâmes *Le Pape devant les Évangiles*² pour répondre à l'un, *l'Histoire des Bourbons*³ pour répondre à l'autre.

1. La Société des Amis d'Alexandre Dumas et la Bibliothèque nationale de France en détiennent un microfilm.

2. *Le Pape devant les Évangiles, l'Histoire et la Raison humaine, réponse à mons. Dupanloup*, imprimé dans *L'Indipendente*, sous les titres successifs de : *Monsignor Dupanloup* et de *Il Cardinale Antonelli*, avant d'être mis en vente en volumes, au bureau de *L'Indipendente*, en français et en italien sous le titre *Il Papa innanzi a'Vangeli, a Storia e la ragione umana, riposta a mons. Dupanloup*, le lundi 1^{er} avril 1861. Les éditions Gallimard en ont proposé une réédition, avec un avant-propos de A. Craig Bell, en 1960.

3. *I Borboni di Napoli*, imprimé dans le supplément de *L'Indipendente*,

» Ce ne fut point tout : chaque fois qu'une grande question se présenta, au lieu de reculer devant cette question, nous lui fîmes face et la primes corps à corps [...]

» Or, toutes ces publications, répandues par milliers dans l'Italie méridionale et presque toujours à titre de primes, et toujours à nos frais, nous les avons écrites seul, en dehors, pour ainsi dire, d'un journal qui, dans les conditions ordinaires, occuperait dix personnes.

» En outre, nous nous sommes adonnés particulièrement à deux choses : à la destruction morale du brigandage et à la glorification de l'armée.

» Quel Italien a fait avec la plume plus que nous pour l'Italie depuis trois ans ?

» Que celui-ci se lève et nous nous inclinons devant lui.

» Eh bien, nous venons dire à tout bon Italien : "Nous [...] ne pouvons, ne demandons, ne désirons qu'une chose : continuer de secouer, non plus au milieu des ténèbres, car le jour commence à se faire, mais sur le jour naissant, cet éternel flambeau de l'Histoire qui est la lumière de la terre [...]"

» Que ceux qui ont quelque chose à nous reprocher nous accusent !

» Nous avons la prétention d'être de ceux que l'Italie peut présenter également à ses amis et à ses ennemis¹." »

Dans la lutte menée par le journal contre la réaction sous toutes les formes – et après qu'est retombée l'exaltation de l'épopée – l'arme première de l'écrivain est l'histoire.

Comme il l'avait fait jadis pour la France, Dumas entreprend de restituer au peuple de Naples l'histoire de son propre

à partir du premier numéro de la reprise du journal, le 15 mai 1862. Les feuillets furent ensuite réunis en neuf volumes, mis en vente, à mesure de la publication, le premier le 14 juillet 1862 ; le deuxième le 30 septembre 1862 ; le troisième, le 2 novembre 1862. *Le Monte-Cristo* débuta parallèlement la publication de *Les Bourbons de Naples*, à partir de son n° 59 (22 juillet) jusqu'à son n° 74 (12 septembre), mais laissera l'œuvre inachevée en français

1. *L'Indipendente*, année III, n°183, 18 août 1863 : « A nostri lettori ». Manuscrit : Bibliothèque de l'Institut, fonds Spoelberch de Lovenjoul, 2386 (D. 701).

pays, afin que soit abattue définitivement l'idole monarchique qui n'a plus, en 1860, de nécessité historique. L'avenir ne peut s'appuyer que sur la connaissance du passé : toute action se construit à partir d'une réaction contre ce que l'on juge inacceptable, voire monstrueux.

D'autant plus pour l'écrivain que l'histoire de Naples reste étroitement liée à son histoire personnelle : il a un compte à régler avec les Bourbons. C'est dans le royaume des Deux-Siciles, à Tarente, que son père, le général Dumas, de retour d'Égypte, avait débarqué, tombant aux mains des partisans de Ferdinand I^{er} ; retenu comme prisonnier de guerre, ainsi que ses compagnons de voyage Dolomieu et Manscourt, il avait été enfermé dans le château de la ville, où il avait été, affirmait-il, victime de plusieurs tentatives d'empoisonnement ; transféré ensuite au château de Brindisi, il lui avait fallu attendre l'armistice de Folignano pour être enfin libéré après vingt-cinq mois d'une détention terrible qui l'avait laissé dans un état de santé délabré, « l'estomac perdu, estropié du pied droit, paralysé de la joue gauche » : le fils a toujours accusé les Bourbons de la mort du père, ce héros. Aussi l'œuvre de vérité et de justice est-elle en même temps œuvre de vengeance.

Dans le décret qui le nomme directeur honoraire du Musée national et des Fouilles d'antiquités, Dumas est en même temps chargé de présenter le projet d'un grand ouvrage archéologique, historique et pittoresque sur Naples et ses environs, ouvrage pour lequel il souhaite « faire venir de France deux dessinateurs et deux graveurs sur bois qui fonderaient à Naples une école ». La retraite de Garibaldi réduira ce « grand ouvrage » à des dimensions extrêmement modestes, une publication en revue¹.

Toutefois l'histoire emblématique à laquelle Dumas s'attache presque tout entier est naturellement celle des Bourbons de Naples, et en particulier celle de leur première chute lors

1. *Le Monde illustré*, du 24 février au 17 août 1861, sous le titre : *Naples et ses environs*. – Un manuscrit partiel a été vendu à l'Hôtel Drouot, le 10 décembre 1986 (n° 76) : « Ischia des temps fabuleux à 1799 », 68 p.

de la révolution de 1799, instaurant l'éphémère République parthénopéenne. À partir du premier numéro de *L'Indipendente* renaissante, le journal offre en supplément de huit pages, nous l'avons vu, la *Storia di Borboni di Napoli*. Dans les « Quelques mots » qui l'ouvrent, l'écrivain dessine sa figure, celle du prophète investi de la mission d'établir vérité et justice :

« Un homme part, conduit comme Moïse, le jour par la colonne de fumée, la nuit par la colonne de feu : il enjambe la mer, de Gênes à Marsala, la Sicile, de Marsala à Messine, le détroit de Messine à Reggio, les Calabres de Reggio à Salerne, tombe sur Naples, enfonce la porte de tous les secrets royaux, et dit à l'histoire : "Fais ton œuvre !", à la justice : "Suis ton cours !" »

L'historien, chez Dumas, précède presque toujours le romancier : *Louis XIV et son siècle* a préparé le cycle des *Mousquetaires*, *Louis XVI* et *Le Drame de Quatre-Vingt-Treize La Comtesse de Charny*. *Les Bourbons de Naples* constituent la matrice à partir de laquelle il composera l'un de ses derniers grands romans : *La San Felice*, monument élevé « à la gloire du patriotisme napolitain et à la honte de la tyrannie bourbonnienne ».

Les deux chroniques historiques, inédites en volumes, *Masaniello* et *Henri II de Guise*¹, que nous publions aujourd'hui pour ouvrir ce volume relèvent du même souci de répandre l'histoire, de redonner de la mémoire à ceux qui l'avaient perdue. Sans doute la révolution napolitaine (1647) dont le pauvre pêcheur napolitain et le grand seigneur français furent les étranges héros jette-t-elle sur le présent de 1862 une ombre portée de moindre importance que celle de 1799 ; sans doute, Dumas s'attache-t-il plus ici au pittoresque des personnages et des situations qu'à leur sens historique, d'autant plus qu'il réemploie les matériaux d'anciens textes, écrits quelque vingt ans plus tôt : les chapitres XXIX, *La place du Marché*, et XXX, *L'église del Carmine* du *Corricolo* pour

1. *I Borboni di Napoli e il figlio del popolo Masaniello* est mentionné dans CLIO (Catalogue des livres italiens du XIX^e siècle), 1801-1900, edi-

Masaniello, les chapitres XI et XV de *Louis XIV et son siècle*¹ pour *Le duc de Guise*. Ces chroniques y étaient intégrées dans un vaste tout. La figure de Masaniello, selon le procédé habituel des *Impressions de voyage*, s'élevait des lieux visités par le voyageur, la place du Marché-Vieux et l'église de la Carmine, illustrant en même temps l'histoire tourmentée de la ville ; celle de Henri II, duc de Guise, y apparaissait comme un des représentants de cette aristocratie turbulente qui, Richelieu mort, agita la régence d'Anne d'Autriche.

Ces chroniques retrouvent ici leur autonomie, et composent des biographies quelque peu désinvoltes, la première, celle de Masaniello, ce fils du peuple, saisi par la folie, pleine de pitié ; la seconde, celle du duc de Guise, ce grand seigneur fou, pleine de verve.

trice bibliografica, viale V. Veneto, 24 - 20124 Milano) Autori vol. 3, p. 1685 : s.l., s.n., 1862, 2 vol. ; mais nous n'avons pu en localiser d'exemplaire. Douglas Munro signale : que « a work entitled *Masaniello*, or, among alternative titles, *Masaniello*, or, *the fisherman of Naples*, has frequently been published in the United States with Dumas given as the author. It is *not* by him, but curiously it does include as an interpolated story, the second and third chapter of *Cherubino et Celestini*, that is to say *Antonio* and *Maria*, of his *Souvenirs d'Antony* » (une œuvre intitulée *Masaniello*, ou, parmi d'autres titres, *Masaniello*, ou *le pêcheur de Naples*, a fréquemment été publiée aux États-Unis, attribuée à Dumas. Cette œuvre *n'est pas* de lui, mais, fait curieux, elle inclut comme une histoire intercalée le second et le troisième chapitre de *Cherubino et Celestini*, c'est-à-dire *Antonio* et *Maria*, de ses *Souvenirs d'Antony*).

1. Le *Corricolo*, Dolin, 1843, 4 vol. in-8°, 342, 327, 334, 324 p., est enregistré dans la *Bibliographie de la France* du 22 avril 1843, pour les tomes 3 et 4, après avoir été imprimé en grande partie dans des journaux ou revues : *Revue et Gazette musicale de Paris*, 10-17 janvier 1836, *Le Siècle*, 24 juin 1842-18 janvier 1843, *La Mode*, 5 et 25 septembre 1842, *Le Courrier français*, 28-29 mars et 17-20 juin 1843. – *Louis XIV et son siècle*, Fellens et Dufour, 1844/1845, 2 vol. in-8°, 482, 488 p., illustré, d'abord livré en trente livraisons hebdomadaires, de mars 1844 au 8 novembre 1845.

De l'actualité

Le présent dont, jour après jour, *L'Indipendente* rend compte est avant tout un lourd héritage de ce passé que l'écrivain s'est donné mission de vulgariser.

Naples, dans sa vérité, est loin de se conformer à l'image que les guides imprimés renvoient au voyageur :

« Il lit dans son *Guide de Naples* par Giuseppe Vallardi, xx^e édition, année 1862¹ : “Caractère des habitants. Ils sont généralement gais et enclins à la paresse ; les plaisirs et les délices de la table forment leur principale occupation ; les beaux-arts et les sciences semblent prendre un nouvel essor par l'impulsion et la protection que leur donne le gouvernement ; les réunions napolitaines manquent d'esprit et surtout de cet esprit qu'on appelle *brio*, attendu qu'on ne s'y occupe que des cancans de la journée ; le reste du temps est occupé par le jeu et par la promenade, deux exercices que les Napolitains aiment avec passion.”

» Et voilà.

» Vous trouverez là tout ce qui vous est inutile d'apprendre et rien de ce qu'il vous faudrait savoir.

» Quant à la gaité des Napolitains, vous vous apercevrez bientôt que c'est un des peuples les plus tristes de la terre. Son chant national, qui consiste en une improvisation continue, est lugubre, traînard, sans modulation, et s'harmonise admirablement avec le cri des roues mal graissées de la charrette sur laquelle se tient d'habitude le chanteur qui, l'été, sans s'inquiéter du sommeil des autres parce qu'il ne dort pas, lui, hurle son interminable cantilène.

» Quant à l'amour de la table des Napolitains, c'est ce que je nie ; à part les Espagnols, de la frugalité desquels ils ont hérité, je ne connais pas de peuple moins esclave de son estomac. La cuisine est chose dans l'enfance à Naples, et le

1. Giuseppe Vallardi, *Itinéraire d'Italie, ou Description des voyages par les routes les plus fréquentées qui conduisent aux principales villes d'Italie... avec des cartes géographiques, itinéraires et postales.*

dernier de nos portiers mange un meilleur potage que le syndic ou le préfet de la moderne Parthénope.

» Quant aux arts, quelque effort que fasse le gouvernement de Victor-Emmanuel pour les ramener au temps de Salvator Rosa et de Solimène, ils sont plus que stationnaires. La peinture compte deux ou trois peintres ; la science deux ou trois savants ; les trois grandes branches de la littérature : l'histoire, la poésie, le roman... rien. Cela viendra peut-être, mais ce n'est pas venu.

» Quant au manque d'esprit et de *brio* des réunions, rien de plus vrai. Un Napolitain vous fait une visite, il s'assied et garde le silence. Si vous lui parlez, il répond ; si vous vous taisez, il se tait. Au bout d'une heure de mutisme, coupée de cinq ou six paroles, il se lève en disant : "*Levo l'incommodo.*" J'emporte l'ennui, – et rien n'est plus vrai.

» Il en est de même de la passion du jeu et de la promenade. Tout Napolitain est joueur et joue ce qu'il a et ce qu'il n'a pas. Tout Napolitain a une voiture et deux chevaux ; vendre sa voiture et ses chevaux, c'est être déshonoré ; pour garder sa voiture et ses chevaux, le Napolitain fait jeûner sa femme, ses enfants, ses domestiques et jeûne lui-même. Souvent j'ai vu un Napolitain de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, faire arrêter sa voiture à ma porte, passer par ma salle à manger, y prendre un morceau de pain, un cornichon, une sardine, le premier objet venu, s'arrêter dix minutes, avaler par-dessus le frugal repas une goutte de vin et un verre d'eau, puis entrer dans mon cabinet.

» Il était sorti à jeun, probablement parce qu'il n'y avait rien à manger à la maison.

» Eh bien ! voilà des détails de mœurs qu'un guide devrait donner au lieu d'imprimer les banalités que vous avez lues.

» Ce qu'il devrait dire surtout pour la sécurité des étrangers, c'est que le Napolitain est naturellement *chippieur*. Ils ont un verbe qui correspond au verbe *chipper*, c'est le verbe *marioler* ; seulement leur *mariolage* s'étend du foulard au rouleau de vingt-cinq louis, proportion gigantesque que n'atteint pas le *chippage* français, qui se borne à des carottages et à des maraudes d'écolier.

» Ce dont devrait être prévenu le voyageur, c'est que s'il sort le matin avec un foulard ou sa bourse et sa montre, et qu'il aille à la messe, dans un concert et au spectacle, il rentrera le soir sans montre, sans bourse et sans foulard. On lui aura volé son foulard à la messe, on lui aura volé sa bourse au concert, on lui aura volé sa montre à Saint-Charles.

» Un domestique n'entre jamais en condition à Naples en calculant ce qu'il gagnera, mais ce qu'il volera. Ce qu'on m'a volé à Naples avant que je me décidasse à mettre les clefs de mes tiroirs dans mes poches... tout y est passé : dessins, photographies, revolvers, montres, porte-cigares, que sais-je ? Il y a à Naples des voleurs de père en fils, on ne fait apprendre aucun métier à l'enfant ; inutile, il sera voleur. Ses parents se contenteront, pour toute éducation physique et morale, de lui tirer l'index jusqu'à ce qu'il atteigne la longueur du médium ; en s'y prenant de bonne heure, c'est une opération qui réussit. Lorsque l'index et le médium sont de même longueur, l'enfant a *la pince* ; il peut fouiller dans les poches avec deux doigts, au lieu d'y fourrer toute la main ; on n'a plus à s'occuper de lui ; son éducation est faite et sa fortune assurée.

» Le Napolitain est tout étonné qu'on appelle le vol un délit et qu'on le poursuive pour ce délit. Pour lui, le vol n'est qu'une régularisation des erreurs sociales, une répartition plus juste de la propriété¹. »

Toutefois, ces travers et méfaits des Napolitains ne sont encore que bagatelles, car à Naples ce n'est pas Victor-Emmanuel qui règne – les faits divers quotidiens le démontrent à l'envi –, ce sont l'anarchie et la violence, qui rendent dérisoires les efforts tentés par les autorités provinciales aussi bien que par le gouvernement de Turin pour les éradiquer et faire entrer dans l'ère moderne l'ex-royaume des Deux-Siciles, où la barbarie s'oppose constamment et victorieusement à l'entrée dans la civilisation.

Aussi l'écrivain mène-t-il de violentes campagnes contre la plus éclatante manifestation de cette arriération mentale

1. *Le Petit Journal*, n° 396, 2 mars 1864.

touchant l'ancien royaume, le brigandage ; il réclame d'abord une répression impitoyable, modelée sur l'exemple de Joseph Manhès, sous le règne de Murat¹, mais il est conscient que cette répression ne peut être qu'une solution provisoire et que l'ex-royaume, s'il a la volonté de parvenir à l'extinction du brigandage, doit d'abord entreprendre de lutter contre sa première cause, la misère :

« Je dis la vérité, rien que la vérité, mais je dis toute la vérité.

» Eh bien, cette plaie sociale, profondément ouverte, que, par un calcul de politique égoïste, – vous le voyez, je suis modéré dans mes épithètes – que, par un calcul de politique égoïste, le gouvernement des Bourbons entretenait toujours saignante, c'est, nous n'hésitons pas à le dire, la source du brigandage, et, tant que cette plaie existera, le brigandage triomphera de tous les efforts ; car on attaque le fruit, au lieu de couper la racine.

» Eh bien, maintenant, laissons au seigneur toute sa puissance, au riche toute sa richesse, ne leur faisons pas même, à l'un ni à l'autre, un crime d'une dureté qui est celle de l'habitude dans laquelle ils ont été encouragés par les gouvernements précédents, comme dans une chose louable et bonne ; mais tâchons de placer le peuple dans une situation plus heureuse, qui arrive à lui faire croire qu'il y a un Dieu juste pour tous, regardant les hommes du même œil bienveillant, et qu'il existe, – par hasard, c'est vrai, – qu'il existe des rois qui sont les représentants de ce Dieu sur la terre.

» Essayons, enfin, en créant à ce peuple une ressource qui lui a été inconnue jusqu'à ce jour, et qui est, à cette heure, aux mains du gouvernement italien, de le faire participer à un bien-être qu'il n'entrevoit pas même dans ses rêves.

1. Voir « Manhès ! Manhès !!! », *L'Indipendente*, 2^e année, n^o 105, 20 septembre 1862 ; « Più che mai Manhès ! Manhès !!! », II, n^o 118, 6 octobre 1862 ; « La scomunica di Manhès », II, n^o 137-138, 28-29 octobre 1862 ; « Manhès ed suo sistema », 3^e année, n^o 161, 22 juillet 1863.

CHRONIQUES NAPOLITAINES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI